

VOYAGE

Trekking d'enfer en Enfield

chauffer mes pieds. Nous nous arrêtons enfin dans un village sans nom où policiers et militaires commencent à se montrer. Il faut dire que la frontière chinoise, cause de bien des problèmes, n'est qu'à quarante kilomètres.

Après Darcha, ville étape de quelques trekkers audacieux, nous partons pour Keylong, seule ville où l'on pourra peut-être trouver de l'essence. En tout cas, c'est ce qui se dit. Nous y restons trois jours. Je soigne mes maux de tête; mes nausées et mes jambes lourdes par du repos et des antibiotiques. La splendeur du paysage et la gentillesse qui nous entourent nous font oublier nos petits tracas. Nous trouvons de l'essence à dix kilomètres de là et à prix d'or.

"HOW MANY GALLONS, SIR?"

Le doux ronron de mon Enfield me rassure. Jusque là, rien de très grave. Notre prochaine destination est Patseo. Nous essayons de dormir dans les camps tibétains, seuls habitants des hauts plateaux, seuls endroits où l'on peut manger

quelque chose et dormir sous de grandes tentes. La route est terrible. La poussière, la boue, les camions rendent la conduite dangereuse. A Patseo, quelques tentes tibétaines nous proposent le gîte et le couvert à bon prix. Mais il faut trouver de l'essence. Après de vaines tractations avec des militaires, je serai réveillé à 5 h 30 par deux soldats indiens. «*How many gallons, sir?*», me demandent-ils. «*25 litres.*»

Ils prennent alors mon jerrican, le remplissent et s'en vont. J'ai beau essayer de vouloir les payer, ils ne veulent rien savoir. La piste recommence mais c'est la chute un peu plus loin.

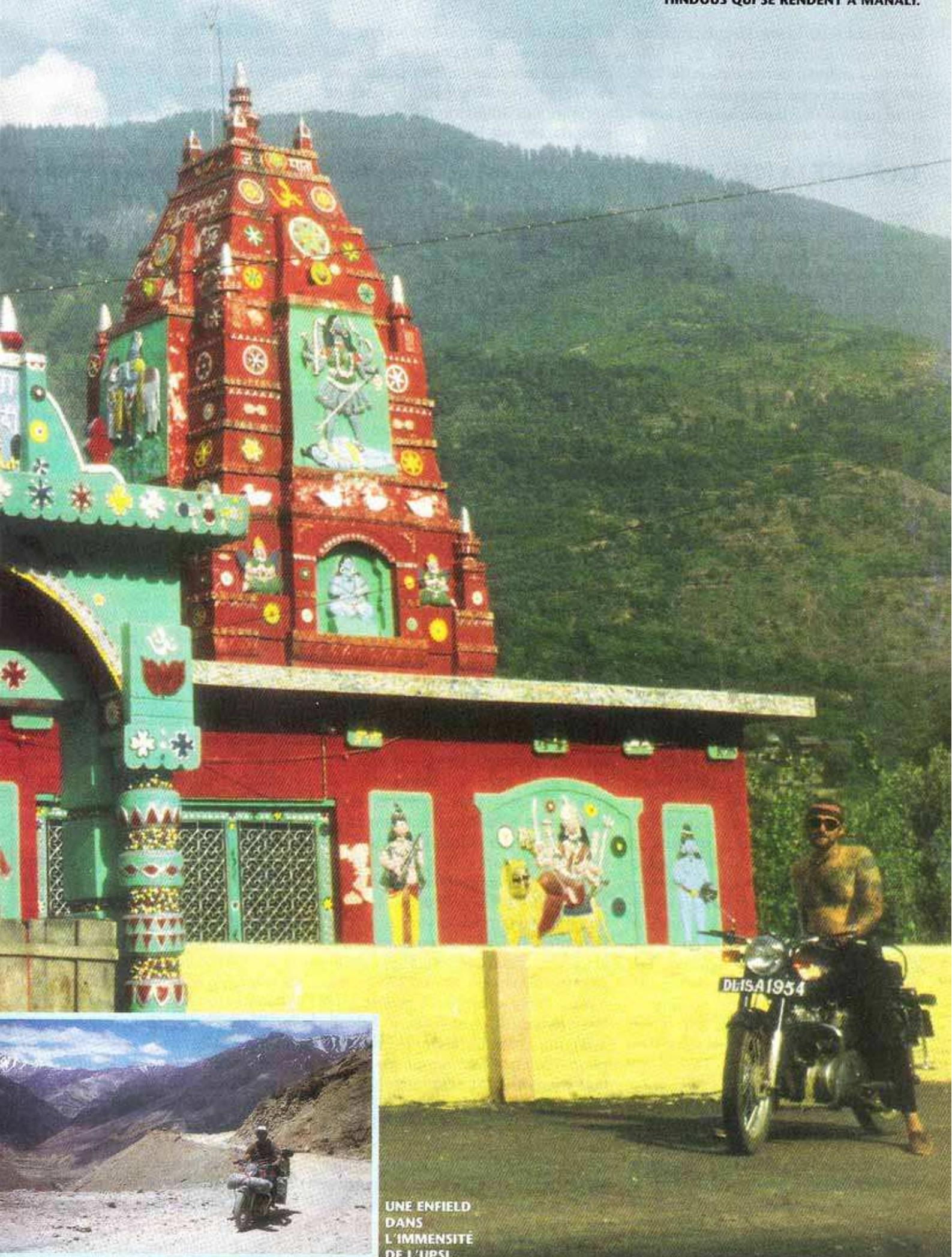
Le gué s'avère plus profond que prévu. L'eau glacée rentre partout. Je relève la moto et la pousse. Le froid est horrible. Je me sèche et repars. Un kilomètre plus loin, dans un virage, le frein arrière ne répond plus. Je réussis à m'arrêter juste devant un campement de l'armée indienne. La patte du frein tambour a été arrachée en passant le gué. Mais les mécanos de l'armée ont pris l'affaire en main. Système D : un peu de fil de fer et ça marche !

MANIFESTATION D'ÉTUDIANTS PEU APRÈS LE DÉPART DE MANALI.

INDÉPENDANTISTES SIKHS DANS LE CACHEMIRE.



TEMPLE HINDOU, KRISHNA.
CE LIEU SACRÉ EST UNE PLACE
IMPORTANTE POUR LES PÉLERINAGES
HINDOUS QUI SE RENDENT À MANALI.



UNE ENFIELD
DANS
L'IMMENSITÉ
DE L'UPSI.

VOYAGE

Trekking d'enfer en Enfield

Le plus dur reste à faire. Depuis plusieurs jours, nous sommes entre 4 et 5 000 mètres d'altitude. La respiration devient difficile, pour ne pas dire problématique. Nous passons une bonne nuit à la lueur d'une lampe à alcool.

LA ROUTE LA PLUS HAUTE DU MONDE

Nous repartons, théoriquement sans plus d'arrêt jusqu'à Upsi, en passant par la route la plus haute du monde. Le 11 juillet, nous stoppons le moteur au point culminant : 6 400 mètres d'altitude. C'est un moment privilégié qui restera gravé dans nos mémoires. Puis il faut redescendre. La moto se met sans arrêt en travers sur la glace. La conduite et la fatigue deviennent insupportables. Les escarres que j'ai sous les fesses me font terriblement souffrir et mon pied droit me fait mal à chaque changement de vitesse. La piste s'estompe peu à peu et la beauté du Laddak remplace désormais la montagne.

A Upsi, l'épicier-cafetier acceptera de nous louer une remise. Nous nous reposons et au petit matin, avant de repartir, je bricole un peu la moto qui a pris un sérieux coup de vieux. A 10 h, nous repartons, direction Leth. Après quelques mésaventures

— du genre roue arrière qui lâche !, nous passons huit jours à Leth. Leth est une petite ville charmante, plongée au cœur de l'Himalaya, moitié bouddhiste, moitié musulmane. Nous y retrouvons notre ami Gérard puis un biker anglais connu à Delhi. Le 21 juillet, nous partons pour le Cachemire. En fait, le pays est en pleine guerre civile. On dit qu'il devient impossible de traverser la région mais pour nous, c'est la seule solution. Les Tibétains nous traitent de fous : le pays est à feu et à sang... Cathelyne, recouverte d'un tchador et moi-même, vêtu d'une tunique noire, enfourchons la moto.

EN PLEINE ZONE DE COMBAT

24 juillet : trois jours que nous roulons. La route est bonne, hormis les cols à franchir, toujours très dangereux. Nous dormons peu, contraints à la belle étoile dans le froid. Après une vraie nuit de sommeil dans le village de Lamayuru, nous entrons

au Cachemire. Les premières impressions suffisent pour se faire une idée : drapeau du Djihad à toutes les fenêtres, portraits de l'ayatollah Khomeiny partout, nous ne sommes pas vraiment rassurés. Nous voulons faire une halte à Kargiz mais un accueil quelque peu tiède nous fait continuer notre chemin sans même boire un thé. Et c'est à Drass, deuxième lieu le plus froid du monde, et dans une chambre aux carreaux cassés que nous passerons la nuit, morts de froid malgré d'épais duvets de plume...

Direction Sonnamary avec en prime la dernière montagne vers 5 000 m. La piste est assez pourrie et nous ferons la montée et la descente derrière un convoi de l'armée indienne. Arrivés en bas, nous som-



mes arrêtés par un barrage de l'armée. La moto est à plat. Le commandant en personne prend l'affaire en mains, monte et démonte. Je fais cinq fois avec ma roue l'aller-retour au village voisin dans la jeep de la MP. La chambre à air, déjà criblée de rustines, est complètement éclatée. Avec un incroyable dévouement, les soldats nous aident sans limite. La moto est remontée. Thé, photos, embrassades et, le soir venu, nous dormons à Sonnamary. Le lendemain matin, horreur ! A nouveau à plat... Il n'y a rien plus à faire et après deux heures de tractations, je finis par avoir ma chambre à air. Hélas, je ne pourrai qu'en obtenir une et une seule. Il faut désormais faire très attention. Les moudjahidins sont partout et ils ont paraît-il la gachette rapide. Vers 17 h et à 60 km/h, la moto se met en travers. A plat, c'est fini... et en pleine zone de combat. La nuit va tomber, il n'y a rien, le dernier barrage militaire nous avait bien prévenus. Nous nous arrêtons dans un village.

Il y a un petit réparateur à cinq kilomètres. Cathelyne, à pied, porte les sacs tandis que je roule à plat. Au bout d'une heure, nous y sommes.

La valve a été arrachée. Pendant trois heures, on s'ingéniera à nous aider en soudant une valve de camion sur la chambre à air. Merveilleux Kashmiri qui nous donneront la plus belle preuve de générosité qui soit. Nous passons la nuit dans un petit village où nous nous endormons au son des Kalashnikov qui se font entendre de partout.

LE RÊVE !

Srinagar. La capitale du Cachemire n'est pas loin. Nous roulons depuis trois heures quand une foule en furie nous barre le passage. Les habitants sont comme fous. Un massacre a eu lieu la nuit dernière. Nous nous arrêtons chez les gardes forestiers. Ils nous font savoir que nous pouvons traverser le village mais sans nous arrêter. Nous continuons. La beauté du Cachemire est saisissante de contrastes : vallées verdoyantes, lacs, montagnes, rivières, neige. Cela nous fait oublier la guerre. Nous arrivons à Srinagar. Dans la vieille ville, nous trouvons un mécano qui, chalumeau à la main, resoudera le cadre, les porte-bagages. Je pourrai acheter — enfin ! — des chambres à air presque à volonté. Le rêve ! Nous dînons sur l'un des deux mille houses-boats du lac de Srinagar. Le luxe du bateau n'a d'égal que le paysage qui l'entoure.

Le lendemain, 7 h, nous prenons la route pour Jammu. Le visa de Cathelyne expire dans quelques jours. Pas question d'extension dans la région : Delhi est à mille bornes. Nous roulons comme des dingues. 400 km dans la journée avec quelques arrêts pour le moteur. Nous arrivons à Jammu cassés de fatigue et c'est au fast-food local que nous réalisons que le voyage touche à sa fin.

L'Inde est revenue avec les bruits de la ville, les hauts parleurs qui hurlent dans les rues. Je passe quelques soirées sympas à Delhi et revends la moto 400 \$. Delhi airport, Beyrouth, Genève, Paris et taxi, tout s'arrête. Je rentre chez moi avec ce qui n'est plus maintenant que des souvenirs. Jusqu'au prochain voyage, auquel je songe déjà. ■